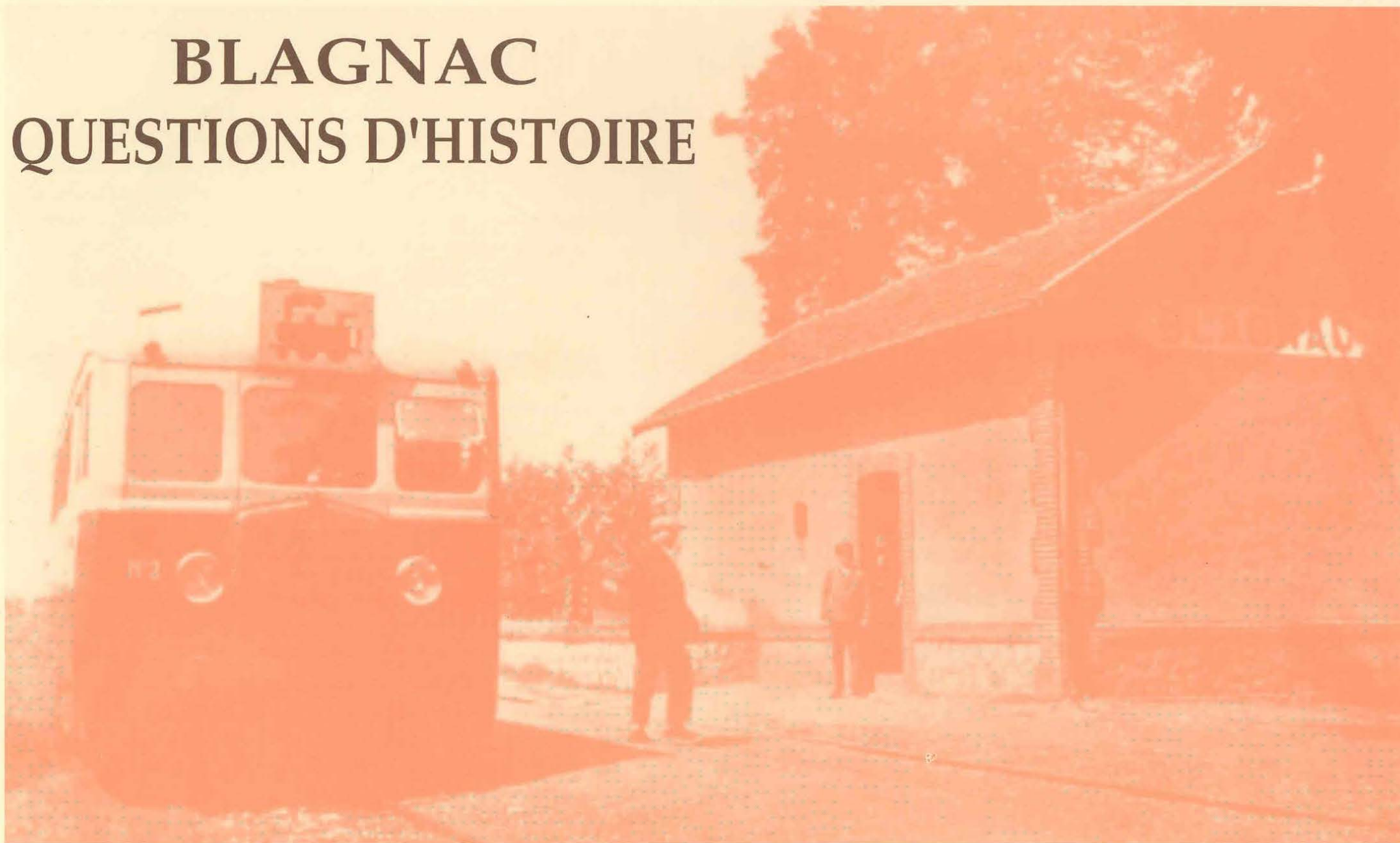


BLAGNAC

QUESTIONS D'HISTOIRE



Revue d'Histoire Locale - Semestriel - n° 13 (Mai 1997)

Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac - CERRAVHIS

Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC

AU FIL DES RECHERCHES...

Dans notre revue N°6, page 33, évoquant des héros de la Résistance toulousaine, nous avons présenté Raymond Naves, dit Leverrier, qui fut responsable de "France au Combat" dans la zone sud et désigné pour occuper à la libération le poste de maire de Toulouse. Arrêté le 19 février 1944, il fut déporté à Auschwitz, où il mourut d'épuisement.

Nous proposons aujourd'hui deux articles consacrés à sa mémoire : l'un du regretté GAIRIN, l'autre d'Eric Clavering, d'origine anglaise qui de 1936 à 1939, travailla sous sa direction à la faculté de lettres de Toulouse ; il se souvient du professeur, de ses engagements politiques et témoigne de "la grande perte pour l'université française" que fut sa disparition.

SOUVENIR D'UN RESCAPÉ

Le martyr de Raymond Naves

Nous avons reçu d'André Gairin, peu avant son décès, la lettre que nous reproduisons ci-dessous :

Le 29 février 1944 (les années bissextiles m'étant peu favorables), j'atterris, c'est le terme, dans une cellule individuelle de la prison Saint-Michel de Toulouse.

Délégué départemental Combat Lot-et-Garonne, j'étais devenu sur la proposition de François Verdier (Forain) et de Dumas (Saint-Jean) chargé de la presse clandestine pour R.4, c'est à ce titre que la Gestapo m'arrêta ce dernier jour de février ainsi que mon adjoint J.P. Hanshelm et ma secrétaire S. Mateu.

Je passais une vingtaine de jours à Saint-Michel avec des visites régulières rue Maignan d'où je revenais dans un triste état, mon voisin entendant mes gémissements me prodiguait régulièrement ses encouragements à travers la porte de sa cellule.

Nous fûmes rassemblés lors du départ pour Compiègne ; il vint vers moi, frêle, doux presque timide : "Je suis ton voisin de cellule, Naves", nous nous embrassâmes et ainsi débuta une amitié puissante scellée par l'idéal et par les souffrances.

Les occupants des quatre cellules voisines de la mienne ne revinrent pas : Hanshelm fut exécuté à Monluc ; Naves disparut à Auschwitz ; Tabouriech : je ne le revis plus à mon départ de Buckenwald via Flossenbourg ; J. Rodel mourut dans mes bras dans le territoire des Sudètes.

Je revins seul après Auschwitz, Buckenwald, Flossenbourg, fuyant les hommes, m'isolant au maximum au sein de la nature, essayant d'oublier l'enfer vécu, évitant même par une sorte de pudeur de rendre visite aux parents de mes trop nombreux camarades disparus et puis

j'allais au dernier congrès R.4, je revis mon camarade de combat Andrau qui, lui, avait échappé miraculeusement à l'arrestation de mon groupe, il nous présenta l'un à l'autre. Ces quelques lignes sont la suite de notre conversation.

- *Le dernier jour*

Raymond Naves allait disparaître broyé par l'enfer concentrationnaire qu'était Auschwitz... où l'on entrait par la grande porte et d'où l'on sortait par une des cheminées des crématoires dont la fumée empestait le camp jour et nuit : l'usine du crime et de la mort allait détruire un homme remarquable.

J'étais là, à ses côtés, taraboué par un immense chagrin, essayant en vain de le regonfler moralement, mais je sentais que mes efforts étaient vains, il avait atteint la limite. Demain, je ne reverrai plus l'ami, le frère plein de délicatesse, doté d'une rare intelligence, l'homme généreux qui faisait partie de cette infime minorité qui avait osé se dresser contre la barbarie nazie.

L'appel sonnait, les matraques commençaient à fonctionner: j'essayai de l'entraîner encore, il refusa, me déclarant : "Non, André, inutile" ; nous nous embrassâmes, je ne le revis plus.

Ce soir de mai 1944, il se peut que les larmes qui embuaient mes yeux firent qu'il me sembla que la flamme d'un des crématoires rougeoya davantage.

A. GAIRIN

RAYMOND NAVES UNIVERSITAIRE

Un numéro de «Blagnac Questions d'Histoire» consacré à la résistance toulousaine (6 Novembre 1993) a bien su présenter Raymond Naves résistant et militant socialiste mais n'a pas su évoquer l'intellectuel qu'il était. Naves, mort en déportation, fut une des grandes pertes de l'université française. Devant la montée d'une vague de déraison appuyée sur la terreur, du racisme d'Hitler et de l'obscurantisme de Franco, les années 30 avaient vu un renouveau d'études du XVIII^e siècle français ennemi de tout fanatisme, et Naves s'y marqua par deux livres parus en 1938 mais toujours en vente aujourd'hui, Voltaire et l'Encyclopédie et Le Goût de Voltaire. Dans une époque où un universitaire s'imposait rarement avant l'âge de 40 ans il se joignait à Paul Hazard et Daniel Mornet comme grand spécialiste du siècle des lumières, et l'on s'attendait à ce qu'il prenne un jour leur relève.

Il était de toute façon en passe de devenir l'autorité principale sur l'oeuvre de Voltaire. Dans

le domaine de la correspondance il y avait alors énormément à faire. L'inlassable Voltaire a laissé plus de 20 000 lettres et l'édition la plus touffue de l'époque n'en comptait que 6 000 ; aujourd'hui cette correspondance occupe 98 volumes. Raymond Naves aurait-il pu suffire à cette tâche ? Sans doute, en y consacrant sa vie et sa retraite comme d'autres savants avant lui, un travail artisanal dans une vieille tradition universitaire. Sa mort a donc laissé un grand vide dans l'érudition française, rempli dès 1964 il est vrai, mais par un travail d'équipe en langue anglaise. Bel exemple de l'industrialisation de la recherche, l'édition définitive de la Correspondance de Voltaire n'a pas la portée humaine qu'aurait pu offrir une étude faite par un homme capable de donner sa vie pour la sauvegarde des valeurs voltairiennes.

C'est que Raymond Naves représentait ce qu'il y avait de mieux et de plus spécifiquement français dans cette république des professeurs - et à plus fort titre d'instituteurs et d'institutrices. Pour eux le savoir n'était ni simple gagne-pain ni ornement de l'esprit ; pour eux comme pour Milton un livre était le précieux sang vital d'un maître-penseur qui cimentait la fraternité. Une idée imposait un devoir d'enseignement, de vulgarisation, et d'action politique. C'est dans cette perspective républicaine que Naves a fourni en 1942 le volume sur Voltaire dans l'influente collection Le Livre de l'Étudiant, devenue par la suite Connaissances des Lettres, réédité de façon régulière sur une trentaine d'années, qu'en 1938 il a organisé une série de causeries radiophoniques L'Actualité du XVIIIème Siècle - j'ai toujours sa conférence d'ouverture - et, bien entendu, qu'il a été un militant de la SFIO toulousaine, et le résistant qu'on sait. Dans cette vie exemplairement française tout se tient, et sa mort en était une conséquence logique.

J'ai vivement regretté par la suite de ne pas l'avoir mieux connu. Il fut chargé d'une thèse sur le XVIIIème siècle que j'avais entreprise, mais il n'en était que le "rapporteur", là où dans une université anglaise il aurait été "supervisor", surveillant. L'intervention n'était pas son rôle ; il ne me refusa jamais son temps, des conseils, et par lui je fis connaissance d'un monde de bibliothécaires et chercheurs français, mais il n'émettait jamais d'idées sur les idées que j'exprimais. J'étais rompu à des universitaires autrement autoritaires. Il était toujours d'une très grande courtoisie, qui était un peu d'époque, et il faut dire du Midi de cette époque, mais qui venait aussi de lui ; c'était sa façon d'être. En pensant à Naves aujourd'hui même j'ai présente à l'esprit sa gentillesse. Il n'est intervenu directement dans mon texte qu'une seule fois, et c'était pour le maintien de la bienséance et de la détente. Devant cette absence d'études sur Diderot et la science j'avais eu la maladresse d'écrire "il nous faudrait une enquête ...". Naves était choqué : "Vous ne pouvez pas garder cette phrase ; c'est accuser d'autres chercheurs d'avoir manqué à leur devoir, et ils seraient en droit de rétorquer "si ce travail est si pressant, faites-le vous-même." Mes visites chez lui

étaient autant de bains rafraîchissants ; dans son appartement, où j'étais souvent introduit par un jeune garçon aussi courtois que son père, il régnait un grand calme studieux. Ici les camps de la mort, qu'on connaissait déjà, étaient pour le moment inconcevables.

A la faculté et dans mes contacts avec lui ses idées politiques ne perçaient pas. On disait qu'il aurait pu prétendre à la députation, ce qui aurait pu le mener loin ; Vincent Auriol qui l'a eue a fini Président de la République. mais on savait qu'il s'entendait mal avec des politiciens de métiers, et l'éclat qu'il a fait dans une réunion lorsque Blum, cédant à la pression de Chamberlain, a fermé la frontière à la République Espagnole, était connu de tout Toulouse. C'était déjà un choix ; il savait, comme Jaurès devant les trois ans, que c'était la guerre ; ce que nous ne savions pas était dans quelles conditions elle allait se faire.

En 1943 à Londres, où l'on faisait des photocopies de la presse clandestine pour les faire lancer par la RAF, j'ai eu entre les mains le journal qu'il avait monté sans savoir que c'était lui. Plus tard Henri Cazal, journaliste à la Dépêche, allait m'affirmer que c'était lui qui avait procuré les caractères nécessaires à l'impression ; d'après Paul Dottin, alors recteur de l'université, le but avoué par Naves était "de sauver l'honneur de son parti". Dottin avait été mon chef, et j'avais beaucoup d'estime pour un homme qui parlait l'anglais sans accent, qualité rare dans la France d'avant-guerre ; il avait de bonnes relations avec les services britanniques. Après la guerre il m'a dit qu'en 43, sachant que l'activité de Naves n'était plus inconnue, il s'était offert pour le faire passer en Angleterre, mais que Naves avait refusé ; pour lui il n'y avait déjà que trop de Français à Londres, et sa place était en France. C'était tout à son honneur, et l'appréciation était juste ; le quartier général de De Gaulle, très étoffé, était mal vu dans les milieux alliés et avait indisposé contre lui l'opinion anglaise. mais pour honorable qu'elle fût, cette position de Naves était dangereuse. D'après ce qu'il m'a dit, Dottin, apprenant de ses sources que la Gestapo était déjà renseignée, se fit alors très pressant et Naves accepta de partir. Il refusa pourtant d'abandonner ses étudiants, et mit à son départ la condition qu'il n'aurait lieu qu'à la fin du semestre après les examens. Il fut arrêté avant.

Raymond Naves était un homme d'une intégrité totale. Ce qui lui a valu sa mort, c'était avant tout une incapacité de faillir à un devoir, de manquer à un principe. L'intégrité mène rarement au pouvoir, et la mort de Naves nous appauvrit tous.

Eric Clavering

Sallèles d'Aude le 14 mars 1997